

UN IMPÉTUEUX DÉSIR DE LIBERTÉ

Claude Mazauric

Jean-Jacques

Rousseau

à

la mort



AU DIABLE VAUVERT

Claude Mazauric

Jean-Jacques Rousseau à 20 ans

Un impétueux désir
de liberté



Dans la même collection

COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud
MARGUERITE DURAS À 20 ANS, Marie-Christine Jeanniot
GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud
ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel
MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu
BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISSN : 2109-6368
ISBN : 978-2-84626-298-9

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert
www.audioble.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audioble.com

*Voilà pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits,
car tout bienfait exige reconnaissance ; et je me sens
le cœur ingrat par cela seul que la reconnaissance est
un devoir. En un mot, l'espèce de bonheur
qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux
que de ne pas faire ce que je ne veux pas.*

Lettres à Monsieur de Malesherbes, 1762

Prologue

Juin ou juillet 1730, à Lausanne ou à Vevey. Sur les bords du lac Léman, qu'on appelle quelquefois à l'est de l'étendue d'eau le lac de Genève, un jeune homme rêveur, entrant dans sa dix-neuvième année d'existence, emprunte le chemin qui serpente le long de la rive et s'assoit sur une « grosse pierre » ; il médite, s'interroge sur son sort présent, peu enviable à ses yeux, imagine ce que pourrait être son destin à venir qu'il voudrait composé de « mille félicités innocentes ». La brume lacustre, la douceur lémanique, se prête à la mélancolie : « L'aspect du lac de Genève et de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurais expliquer », écrira-t-il trente ans plus tard, en 1765, dans ses *Confessions*, « ...qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant qui m'affecte et m'attendrit. » Le jeune homme s'attendrit donc sur lui-même ; il lui arrive de soupirer ou de pleurer « comme un enfant ». « Quand l'ardent désir de cette

vie heureuse et douce qui me fuit et pour laquelle j'étais né vient enflammer mon imagination, c'est toujours au pays de Vaud, près du lac, dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac et non pas d'un autre ; il me faut un ami sûr, une femme aimable, une vache et un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. » Son rêve de vie simple deviendra-t-il réalité ?

Ce jeune homme, c'est Jean-Jacques Rousseau, ou plutôt la préfiguration potentielle, incertaine, obscure, improbable, contradictoire, du Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), homme public, romancier, pédagogue et philosophe universellement salué (ou détesté), qui n'a pas commencé à écrire de grands textes avant l'âge de 37 ans mais qu'entoura, au soir de sa vie puis au lendemain de sa mort, à côté des méditants, un chœur enthousiaste de disciples admiratifs et fervents. Admiratifs, comme ce jeune pasteur de la religion réformée qui lui écrivait pour le soutenir dans son combat contre la neurasthénie qui le frappait alors : « Non, grand Rousseau, vous n'êtes point inutile à la terre ; il est encore des mortels dont les yeux vous suivent dans votre désert et dont le courage s'anime en voyant la manière dont vous soutenez le combat. » Fervents, comme cet avocat d'Arras de 30 ans, Maximilien Robespierre, élu par les citoyens de l'Artois en avril 1789 pour siéger aux états généraux convoqués par le roi de France, et qui rédigera pour lui-même, quelques mois plus tard et sans souci de la rendre publique, cette *Dédicace aux mânes de Jean-Jacques Rousseau* : « Homme divin, tu m'as appris

à me connaître: bien jeune, tu m'as fait apprécier la dignité de ma nature et réfléchir aux grands principes de l'ordre social. [...] Je veux suivre ta trace vénérée, dussé-je ne laisser qu'un nom dont les siècles à venir ne s'informeront pas: heureux si dans la périlleuse carrière qu'une révolution inouïe vient d'ouvrir devant nous, je reste constamment fidèle aux inspirations que j'ai puisées dans tes écrits.»

Sauf à s'abandonner à la rêverie qui entraîne hors du monde réel, quand on ne se presse pas comme Rousseau lui-même, avoir 20 ans, ou même 30, n'est pas le meilleur temps de la vie: pour le jeune Jean-Jacques, né le 28 juin 1712 à Genève, le moment de ses 20 et 30 ans fut celui d'une errance, un temps de tristesse, d'incertitude et de confusion, mais aussi d'expériences, de découvertes, d'assimilation de savoirs immenses, de grandes joies. À 20 ou 30 ans, de quelle manière s'est-il alors posé la question: «Comment deviendrais-je ce que je suis?»

Infinies questions sur soi que le cahoteux parcours antérieur de Jean-Jacques n'éclaire qu'en partie mais qu'il faut bien ne pas ignorer. Si l'on veut comprendre comment Jean-Jacques est devenu la matrice de Rousseau.

Une enfance genevoise

Le 28 juin 1712, en son domicile des beaux quartiers de la haute ville de Genève, rue de la Boulangerie (l'actuelle Grand-Rue), Suzanne Bernard, épouse Rousseau, donnait naissance à un garçon, apparemment chétif. On le baptisa le 4 juillet suivant sur les fonts de la vénérable cathédrale Saint-Pierre, haut lieu de la Réforme, sous le prénom de Jean-Jacques. Comme souvent dans l'ancienne Europe, la tragédie succéda à la joie d'une naissance nouvelle. Victime d'une infection maligne, Suzanne Bernard mourut neuf jours à peine après l'accouchement, neuf jours de « fièvre continue » : elle avait 39 ans. Sa vie durant, son fils Jean-Jacques s'en voulut de ce malheur initial, qu'il transforma en culpabilité durable : « Je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs », écrivait-il au tout début des *Confessions*. Comment vivre avec la conscience de sa bonté originelle et la certitude que l'on porte également en soi le germe

de l'iniquité infligée aux autres? Telle fut l'une des graves questions que se posa Jean-Jacques dès son plus jeune âge.

L'absence de sa mère a fait naître en lui le désir constant – assurément l'un des traits de sa singularité – de chercher dans le commerce des femmes, moins sans doute le plaisir de les posséder que la chaleur du sein maternel et la douceur réconfortante de l'abandon de soi dans des bras protecteurs. Et la nature elle-même, en laquelle il aspirera toujours à s'immerger, a pris à ses yeux, dès son regard d'enfant, figure de mère de substitution: la « Mère-nature ».

De la personnalité de sa mère, Jean-Jacques n'a rien su d'autre que ce que son père, fort souvent de manière laudative, et les membres de sa parentèle, un peu moins, lui en ont dit. Mais il en a parlé brièvement avec tendresse et admiration, évoquant « son esprit, ses talents », rappelant les émois que son charme avait suscités avant son mariage avec Isaac Rousseau, puis pendant les années d'éloignement de ce dernier, évoquant son instruction, son goût des lettres, sa pratique de la musique puisqu'elle chantait et jouait du théorbe (une sorte de luth), son esprit rebelle qui lui valut à deux reprises les admonestations du Consistoire de Genève, cette police des mœurs.

Née le 6 février 1673 à Genève, Suzanne Bernard était fille d'horloger, issue d'une lignée récemment insérée dans la bonne bourgeoisie genevoise; à 9 ans, à la mort de son père, elle fut élevée par sa mère sous le contrôle de son oncle, le pasteur Samuel Bernard, grand amateur de mathématiques et homme de lettres estimable, qui ne manquait ni d'esprit ni d'aisance: il

légua à sa nièce quand il mourut, en 1701, six millelivres (l'équivalent de près de trois ans de salaire annuel d'un bon compagnon qualifié de la fabrique genevoise). Suzanne aurait pu prétendre à un mariage patricien mais ce fut pourtant le fantasque Isaac Rousseau, qu'elle aimait et qu'elle connaissait depuis l'enfance, qui l'épousa en 1704: elle avait plus de 31 ans. Pourquoi si tard? Parce que le contrôle des naissances dans les familles bourgeoises et pieuses d'autrefois reposait alors sur l'accession tardive au mariage. Neuf mois après celui-ci, Suzanne donna naissance à un premier fils, François. Devenu à 13 ans un garnement qu'il fallut, dit-on, prestement corriger voire enfermer dans une maison de correction, échouant à obtenir la qualification d'horloger à quoi il avait été préparé, François s'échappa de Genève et vécut plus tard, en pays alémanique puis germanique où l'on perd sa trace, une suite d'aventures sans effet autre que de rendre plus compliquée la liquidation de la succession d'Isaac Rousseau.

Horloger, fils et petit-fils d'horlogers, Isaac, le père de Jean-Jacques, était un personnage étonnant. Né en 1672, il était le rejeton d'une véritable dynastie de bourgeois calvinistes de la première heure qui s'étaient réfugiés à Genève au milieu du XVI^e siècle pour fuir la répression catholique dans le royaume de France. C'est ainsi que le fondateur de cette lignée, Didier Rousseau, un libraire originaire de Paris et sa région, reçut ses lettres d'« habitant » de Genève en 1549 et paya en 1555 les vingt écus exigés pour être admis à la qualité de « bourgeois » de la ville. Marchand de vin, libraire de surcroît et

même aubergiste, Didier se maria deux fois, la seconde fois avec une Savoyarde très féconde, originaire de la haute vallée de l'Arve, qui lui donna cinq enfants dont un seul lui survécut. Son petit-fils devint horloger comme le furent tous ses descendants jusqu'à Isaac. C'est que Genève, ancienne grande ville de foire, était devenue, avec la modernité en marche, ville de manufacture avant de s'illustrer plus encore dans la banque : l'imprimerie, la joaillerie, l'horlogerie implantée en 1553 par le réfugié français Thomas Bayard, l'orfèvrerie et le travail des émaux, la passementerie, puis plus tardivement la cotonnade imprimée, toutes ces productions, destinées aux marchés voisins (France, Savoie, domaine helvétique...) ou lointains, jusqu'aux bouches du Danube et jusque dans les colonies d'outre-Atlantique, s'étaient implantées dans la ville basse au nord de la ville, dans le roturier quartier Saint-Gervais, au-delà du Rhône, quand ce dernier s'échappe du lac avant de confluer sur sa rive gauche avec l'Arve, venue des Alpes de Savoie.

Bourgeois calvinistes, les Rousseau de père en fils se distinguaient par les responsabilités corporatives et administratives qu'ils exerçaient (maîtres jurés, syndics, « dizeniers », etc.) et par les relations qu'ils nouaient avec les autres familles de la moyenne bourgeoisie genevoise : les Dunant, Guainier, Mussard, et même les du Pan que le journaliste Mallet du Pan allait rendre célèbres, mais aussi par l'émigration d'une partie des leurs vers la Hollande, les pays du Nord ou les colonies anglaises d'Amérique. Austères et pieux, hostiles à l'ostentation, les Rousseau n'étaient

cependant ni bégueules ni sectaires : on les vit même assez souvent, comme d'autres, en butte aux remontrances du Consistoire.

Ce fut en particulier le cas du grand-père de Jean-Jacques, David Rousseau : horloger juré dans sa corporation, dizenier chargé du contrôle social et de la police mineure dans son quartier, assidu aux assemblées de citoyens, il était de surcroît bon musicien et amateur de riches lectures ; il fut aussi un esprit rebelle qui se fit réprimander pour avoir confié l'un de ses enfants à une nourrice papiste, autorisé qu'on jouât du violon tard le soir, une nuit de réveillon du Nouvel An, n'hésitant pas à « aller voir » comme on dit à Genève, bateleurs, vendeurs de drogues et joueurs de cartes sur les quais et les places publiques.

Et surtout, il prit parti publiquement contre la politique basement intéressée du Conseil restreint de la République de Genève à l'égard de Louis XIV, contre lequel se dressait l'Europe protestante. En 1707, David Rousseau alla plus loin en soutenant, au sein même de la cité, l'agitation démocratique animée par Pierre Fatio, un patricien qui s'était rangé aux côtés du peuple des faubourgs. Cette agitation populaire survenant en temps de crise alors que la guerre s'étendait en Europe se distinguait par sa dimension à la fois sociale et politique, dirigée contre l'oligarchie genevoise qui avait fait allégeance à la France sous la pression de l'État bernois et de Zurich. Cette politique portait grand dommage à l'activité manufacturière et blessait la conscience patriotique du petit peuple genevois, lequel exigeait la réunion périodique du Conseil général qui rassemblait démocratiquement

tous les citoyens. Mais il ne l'emporta pas. Après un simulacre de jugement, Fatio fut sommairement exécuté dans la cour de sa prison et l'«ordre» rétabli par les autorités. D'autres que Fatio furent démis de toute fonction et finalement conduits à la ruine ou à l'exil. Le grand-père David, qui avait vécu bourgeoisement, termina sa vie dans l'indigence à l'hôpital en 1737 à l'âge canonique de 96 ans, n'ayant d'ailleurs en rien renoncé à exiger le respect de ses droits civiques de citoyen de Genève : Jean-Jacques savait de qui il était aussi l'héritier !

Avec son père, Isaac avait en commun le respect du métier (il fut un horloger de talent lui aussi), mais aussi un esprit fantasque : on le vit un temps renoncer à sa profession pour devenir maître de danse. Quoique fort amoureux de son épouse, Suzanne, qui venait d'être mère, il n'hésita pas en juin 1705, peut-être parce qu'il ne supportait pas la présence de son omniprésente belle-mère, à exercer, seul, son métier d'horloger dans le quartier cosmopolite de Péra à Constantinople. Avant de partir, il avait donné procuration à sa femme pour assurer la gestion de ses affaires jusqu'à son retour... Lequel, peut-être sur les instances de son épouse et après le décès de la belle-mère survenu en 1710, eut lieu en septembre 1711 : neuf mois plus tard naissait Jean-Jacques.

Devenu adulte, Jean-Jacques Rousseau a le plus souvent connu la gêne, quelquefois la pauvreté, et a été contraint de travailler pour vivre. Pourtant, il n'ignorait pas qu'il sortait d'un milieu plutôt aisé : sa mère, Suzanne, en 1701, avait hérité des six mille livres de son oncle, puis de dix mille de sa mère, ainsi

que d'une belle maison. Jean-Jacques vécut les cinq premières années de son existence dans cette demeure située dans un quartier agréable, jusqu'à ce que son père, en 1717, la vende et s'installe avec ses deux fils dans un appartement plus modeste, mais confortable, au troisième étage d'une maison de la rue de Coutance, dans l'actif quartier de Saint-Gervais. Ils vécurent là jusqu'en 1722.

À 25 ans, en fils de bourgeois, Jean-Jacques se montra très attentif à faire valoir ses droits sur l'héritage maternel car cela pouvait lui donner un crédit et une respectabilité bien utiles pour s'imposer dans le monde cruel des sociétés de classe. Mais ce n'était pas cette dimension de son être social qui lui faisait éprouver le sentiment de sa dignité de roturier démuné de tout privilège de naissance, mais la conscience de son talent, la force de son imagination, la bonté de sa nature profonde qu'il rêvait de mettre au service de l'humanité. D'où lui venait cet altruisme? Assurément des ouvertures comme des impasses de son éducation genevoise.

Jean-Jacques a passé les dix premières années de sa vie d'enfant sous la direction fantasque de son père veuf, qu'aidaient pour le ménage une sœur attentive, généreuse, joyeuse, Suzanne, dite « tante Suzon », que Jean-Jacques aima tendrement, presque amoureux avant l'âge, et une servante, fille d'un cordonnier, Jacqueline Faramand, dite « Mie ». Isaac, le père, n'était pas un caractère facile : sa manière d'éduquer ses fils obéissait davantage à ses humeurs changeantes qu'à la mise en pratique d'un code éducatif ordonné. Grand chasseur, querelleur et parlant haut, gros buveur et mangeur, il n'en était pas moins bon protestant,

patriote genevois et « vertueux citoyen », attaché aux institutions de la République dont il exaltait les mérites en faisant silence sur l'autre versant, hypocrite, de leur fonctionnement. Assidu dans l'exercice de son métier d'horloger, semble-t-il plus par devoir que par vocation, c'est ailleurs qu'il trouvait son bonheur, lui qui avait beaucoup voyagé, en particulier chez les Turcs et chez les Grecs. Il le trouvait notamment dans la lecture des romans que son épouse avait elle aussi dévorés avec avidité, comme *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, mais plus encore en se plongeant, le soir et la nuit, à la bougie, dans quelques grands classiques, en profitant du fait que Genève était ville de librairies : les *Métamorphoses* d'Ovide, les *Œuvres* de Bossuet (cette lecture dans la cité de Calvin était assurément le signe de sa grande ouverture d'esprit), les ouvrages essentiels de Fontenelle (un glorieux homme de lettres, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris, célèbre par ses œuvres et pour avoir vécu jusqu'en 1757, année où il mourut à l'âge de 99 ans), ceux de Grotius (le juriste le plus important du XVII^e siècle), de lourds traités d'ecclésiologie, d'histoire du christianisme ou des églises, des ouvrages d'histoire et de droit. Par-dessus tout, il se nourrissait des *Vies parallèles des hommes illustres* de Plutarque qui emplirent aussi l'imaginaire héroïque de son fils cadet avec lequel il partageait ses lectures. Isaac se dispensait d'ailleurs d'envoyer ses fils à l'école. Outre la pratique de la lecture et de l'écriture, il leur enseigna des rudiments de latin, d'arithmétique, de cosmographie (notamment la théorie héliocentrique de Copernic que Jean Calvin, en son temps, avait rejetée),

quelques éléments de dessin qui par la suite facilitèrent l'apprentissage de la gravure par Jean-Jacques, et divers procédés de mécanique d'usage courant, découlant de l'exercice de son métier d'horloger. En tant qu'éducateur, Isaac échoua radicalement avec François, l'aîné, mais réussit avec Jean-Jacques, lequel apprit à lire précocement, et à écrire presque immédiatement après ; non certes à l'âge de 2 ans et demi comme il le déclara bien plus tard à Bernardin de Saint-Pierre, mais vers 5 ou 6 ans.

Quand il rédigea *Émile ou de l'éducation*, Rousseau dira pis que pendre de l'initiation précoce à la lecture, source à ses yeux de perversion dans l'apprentissage pratique de la vie, mais lui-même en a considérablement profité : à 10-15 ans, ce petit Genevois, issu du monde de l'activité « mécanique », possédait une culture livresque digne de celle d'un prince et il apprit vite à s'en servir pour s'imposer, sinon dans le monde de la haute aristocratie, du moins auprès de celles et ceux qu'il approchait et qui trouvaient ce jeune homme venu de nulle part bien intéressant et cultivé.

L'inconcevable se produisit un jour de juin 1722 alors que Jean-Jacques atteignait ses 10 ans. Parti à la chasse, son père traversa un pré de fauche sur le terroir de Meyrin, paroisse proche de Genève ; la terre appartenait à un ancien capitaine de l'Électeur de Saxe, prince d'empire. Admonesté, menacé, peut-être molesté par le propriétaire, l'impétueux Isaac Rousseau mit celui-ci en joue. Mieux encore, le croisant quelques mois plus tard au centre de la cité, Isaac le provoqua en duel à quoi l'autre répondit

par un coup de bâton comme on le fait avec un roturier insolent ; du coup, Isaac lui fendit la joue avec l'épée qu'il portait : geste orgueilleux de citoyen libre et de plébéien. Un procès s'ensuivit. Assigné à comparaître, Isaac ne doutait pas qu'il allait être condamné à la prison et à une lourde amende. Le 11 octobre, il se plaça hors de la juridiction de Genève. Il n'y remit jamais les pieds, trouvant refuge à Nyon, dans le pays de Vaud, une petite cité lémanique qui relevait de l'État bernois où il se remaria quatre années plus tard, en 1726.

Isaac s'enfuyait en laissant ses fils derrière lui. Il les confia à son beau-frère, Gabriel Bernard, un homme dans la cinquantaine qui faisait office de technicien des fortifications de la ville après avoir beaucoup servi en Europe comme ingénieur militaire. Incapable d'assumer une si lourde responsabilité, Gabriel Bernard se débarrassa des deux enfants Rousseau : le mauvais sujet, François, prit le large peu après ; Jean-Jacques, lui, à 10 ans, fut placé en compagnie de son cousin Abraham, le fils de l'oncle Gabriel, en pension chez un pasteur à Bossey.

Bossey était une commune située à moins d'une dizaine de kilomètres de Genève, au pied du mont Salève surplombant la cité. Le village possédait l'originalité de relever administrativement du duché de Savoie catholique tout en bénéficiant du « privilège » de dépendre encore pour le religieux de la cathédrale Saint-Pierre de Genève... laquelle était passée à la Réforme depuis 1536. Ainsi, dans le très catholique « royaume sarde » établi en 1718, monarchie où régnaient les descendants des anciens ducs de Savoie, on pouvait

relever de la religion réformée. Les monarques sardes, héritiers du duché de Savoie, étaient de solides piliers de la contre-Réforme romaine et des défenseurs intransigeants du catholicisme consolidé du concile de Trente. Mais ils étaient aussi contraints de subir bien des compromis de fait que leur imposait la situation géopolitique de leur domaine princier. Ainsi, dans ce royaume sarde qui incluait, outre la Savoie, le comté de Nice, le Piémont et la grande île de Sardaigne, exista à Bossey, au moins jusqu'en 1754, une communauté protestante spirituellement guidée par un pasteur de l'Église réformée de Genève! C'était là, dans l'ancienne Europe, l'un de ces multiples privilèges paradoxaux qui résultaient de l'application des traités internationaux. Mais cette situation hybride aide à comprendre pourquoi Jean-Jacques Rousseau, au regard des préceptes de la foi chrétienne en un « être suprême », n'a jamais pu tout à fait se résoudre, en son for intérieur, à n'appartenir qu'à une seule chapelle. Justement parce qu'il en a côtoyé plusieurs dès son enfance.

Le pasteur de Bossey s'appelait Jean-Jacques Lambercier. Il avait été consacré pasteur de l'Église réformée à l'âge de 25 ans, en 1701. Il avait d'abord exercé son magistère dans une « vallée vaudoise » du Piémont avant de recevoir, en 1708, cette jolie charge de pasteur près de Genève où il acheva sa carrière. Il y vivait alors en compagnie de sa sœur Gabrielle, de sept ans sa cadette. Elle assurait la tenue de son ménage mais des paroissiens (catholiques, évidemment) avaient laissé naguère entendre qu'elle aurait entretenu avec son frère d'autres relations, plus

sulfureuses : après enquête, le conseil presbytéral les avait lavés de l'accusation mais on imagine à ce simple fait que les tensions confessionnelles dans le village devaient être vives.

Jean-Jacques et Abraham vécurent des années lumineuses à Bossey chez les Lambercier : sans doute Abraham, mieux doté que le neveu par son père Gabriel qui se piquait d'être d'un meilleur milieu que celui d'Isaac, fut-il matériellement favorisé par la famille d'accueil, mais Jean-Jacques, intellectuellement et scolairement plus alerte que son cousin, était gratifié de plus de compliments. Deux ans s'écoulèrent ainsi à découvrir, en même temps que l'apprentissage des savoirs intellectuels, la campagne heureuse, les fleurs et les arbres, l'arrosage des jeunes plants et la technique de l'irrigation, le jardin et les travaux des champs, le jour changeant au gré des saisons et l'insondable et terrible spectacle de la voûte céleste, la nuit : où, sinon dans son souvenir de ces années-là, le grand Rousseau pédagogue a-t-il trouvé la force de plaider pour qu'Émile soit élevé dans le simple bonheur d'être ? « Aimez l'enfance ; favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire est toujours sur les lèvres, et où l'âme est toujours en paix ? » écrira-t-il au livre II d'*Émile ou de l'éducation*.

En même temps que cet « aimable instinct », Jean-Jacques en découvre aussi un autre en grandissant à Bossey : c'est sans rire mais très troublé qu'il a aperçu le postérieur charnu de Mlle Lambercier qui venait de chuter en glissant sur l'herbe mouillée d'un pré, le 23 août 1724, au milieu de la foule assemblée, venue

saluer le roi de Sardaigne qui passait par Bossey. Mieux encore, il ressentit un plaisir neuf, et intense, à l'occasion de deux fessées que lui infligea son éducatrice et qu'il reçut comme deux caresses : Mlle Lambercier s'en aperçut, renonça au châtiment corporel et fit illico dormir les deux garçons dans une chambre séparée de la sienne. Rousseau avouera dans les *Confessions* : « J'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. » Adulte, sauf à de rares occasions soigneusement entretenues dans la mémoire, Rousseau parut éprouver autant de plaisir dans la souffrance infligée, la frustration dominée et la fuite dans l'imaginaire de la masturbation, ce « dangereux supplément » comme il la qualifiera plus tard, que dans un épanouissement sexuel partagé : le rappel de l'innocence enfantine qui se meut dans le rêve lui parut peut-être incarner le plus grand bonheur.

À Bossey, il découvrit aussi l'injustice et combien la vérité plus que le mensonge peut coûter de douleur et d'humiliation : soupçonné d'avoir brisé un peigne, ce qu'il nia obstinément, persistant d'ailleurs presque pendant un demi-siècle à rappeler son innocence pour qu'on mesure bien rétrospectivement l'importance de sa découverte du mal, Jean-Jacques fut accusé de mensonge, reçut en conséquence une fessée virile de la main du pasteur Lambercier ; il encaissa les coups sans broncher mais n'en pensa pas moins ; il écrira : « Je sortis en pièces » de l'épreuve « mais triomphant. » Si le mal existe, existe aussi la résistance. Ici se dévoile comme par anticipation, en ce jeune huguenot sortant

de l'enfance, le futur Rousseau rebelle de 1750 et 1760.

À l'automne 1724, Abraham et Jean-Jacques quittèrent Bossey et les Lambercier sans regrets apparents et revinrent à Genève. 13 ans : voici venu l'âge de se préparer à un métier. Sachant bien écrire, Jean-Jacques deviendra-t-il greffier, procureur, bureaucrate ou gratte-papier (*grapignan*, comme on dit à Genève) ? Il oppose un refus à ce choix que l'oncle et le père lointain songeaient à lui imposer. Du coup, puisque son goût affiché paraît l'orienter vers le travail manuel, on le met en apprentissage chez un graveur en chambre, Abel Ducommun, lui-même à peine adulte puisqu'il n'a que 21 ans, installé dans le quartier Saint-Gervais. Jeune homme brutal et cynique, Ducommun lui inflige quotidiennement l'épreuve de sa domination, lui impose toutes les corvées, le corrige sans cesse, mais l'initie, en même temps et sans ménagement, à la discipline du métier, au dessin au burin, à la résistance des matériaux, au ponçage des métaux, au maniement du poinçon ou de la lime, ainsi qu'à l'action des acides.

Jean-Jacques en retint aussi que, dans le monde, il faut savoir apprendre et dissimuler, paraître se soumettre et attendre son tour, obstinément. L'exemple venant d'en haut, il se mit à chaparder, à mentir, à bousculer ; s'adonnera-t-il à la friponnerie ? Recevant correction après correction, sans les protections d'un père vacant et d'un oncle absent, il chercha à trouver en lui-même la force d'échapper à la férule du maître d'apprentissage : ce fut dans les plaisirs solitaires et la lecture plus ou moins clandestine de livres empruntés chez

une loueuse d'ouvrages d'occasion qu'il surmonta sa morne vie et sa rancœur. Il se lia à quelques polis-sons de Genève qui, le dimanche, après l'office obligatoire, l'entraînèrent hors des murs de la ville où de modestes guinguettes, tenues par des Savoyards avides et libertins, attiraient buveurs, noceurs et voyeurs. Mais il fallait vite rentrer le soir avant la fermeture des portes de la ville!

Fatalité: le 14 mars 1728 au soir, avec deux camarades de virée, il trouva pont levé devant la porte d'accès. Les deux compagnons en rirent, lui prit la mésaventure au tragique, imagina la sanction qui l'attendait le lendemain et se refusa à l'endurer. Sur-le-champ, effet d'un véritable coup de tête, il décida de quitter Genève et de n'y plus remettre les pieds. Le lendemain, il s'arrangea pour informer de sa décision son cousin Abraham, l'oncle Gabriel et la tante; aucun ne bougea, même pas le petit doigt, pour retenir le chenapan. Isaac, son père, depuis Nyon, fut contraint de verser peu après vingt-cinq écus au graveur Ducommun pour l'indemniser de la désertion de son apprenti. Hors les questions d'héritage à venir, c'en est donc fini pour Jean-Jacques de la Genève concrète; commence désormais le temps de la Genève politique et expérimentale, exemplaire et mythique.

Que sont devenus les parents et les témoins de l'enfant Jean-Jacques? Le cousin Abraham, lui aussi, est parti de Genève, et sans laisser de traces; tante Suzon a rejoint son frère Isaac, remarié à Nyon: elle y a elle-même convolé, sur le tard; l'oncle Gabriel qui se croyait d'une extraction supérieure est allé mourir, quasiment ruiné, aux Amériques, à Charleston,

en 1737 ; le pasteur Lamercier et sa sœur ont sans doute oublié leur jeune pensionnaire. Comment d'ailleurs pouvait-il en aller autrement puisque Jean-Jacques, en 1738, année du décès du pasteur, ne connaissait pas même le métier qu'il exercerait, ni le destin qui pourrait devenir le sien : Rousseau n'était pas encore venu au monde. Le monde ignorait encore Jean-Jacques et cela paraissait proprement inconcevable aux yeux du jeune homme qu'il était alors.